
HENRI VAN LIER, LINGUISTE ANTHROPOGÉNIQUE

JAN BAETENS

KU Leuven, groupe de recherches MDRN

On imagine volontiers Henri Van Lier en «ketje» jouant dans les rues de Bruxelles, en slalom entre piétons et sacs de poubelle, sautant par-dessus les vélos et les voitures pour échapper aux agents de la loi, essayant de dire *klaxon, ouille, bonjour* en français, en flamand, et en bruxellois, regardant les affiches qui sans qu'on doive les lire proclament tout haut des choses auxquelles on pense tout bas, toujours prêt à «zwanzer» car sachant bien qu'à l'instar de la danse la blague fait partie de la vérité des langues.

Fantaisies anachroniques, me dira-t-on, car Henri Van Lier, qui n'est pas né en Belgique et qui a passé une partie de son enfance en d'autres endroits que la capitale, n'était pas comme Quick et Flupke «gamin de Bruxelles». Et fantaisies d'autant plus dangereuses qu'elles se heurtent frontalement au sérieux scientifique et à la gravité de l'auteur qui se penche sur les langues européennes dans l'espoir d'en faire ressortir les structures invariantes, dans un esprit du reste moins classiquement comparatiste que profondément anthropogénique (mais l'anthropogénie n'est-elle viscéralement comparatiste, qui reconnaît comme un de ses principes de base la nécessaire diversité des mutations de l'homme?). Ces structures tournent autour de trois axes: la manière dont la langue découpe et structure le réel, la manière ensuite dont ce découpage et cette structuration sont liés au corps du sujet parlant, enfin la manière dont langage et culture ne peuvent être pensés l'un sans l'autre. Ces principes ne sont nullement incompatibles avec la linguistique, pour peu qu'elle ne s'enferme pas dans ce que Henri Van Lier dénonce très justement comme l'idéologie du signe «traductible», limité à sa fonction de véhicule d'un sens transmissible. Toutefois, on se tromperait à vouloir juger les analyses linguistiques de l'auteur à la lumière de la seule linguistique. Lire et interpréter Henri Van Lier en linguiste seulement, c'est forcément passer à côté de l'essentiel, qui est de l'ordre de l'anthropogénie. De là bien entendu la petite fantaisie qui a ouvert ces pages et dont on espère qu'elle suggère quelque chose de juste sur l'interprétation très personnelle que Henri Van Lier donne de l'analyse linguistique.

Ce qui frappe le plus dans la présentation du néerlandais, c'est le choc entre le haut degré d'abstraction de l'analyse et son caractère très personnel, presque poétique. Regardons d'un peu plus près le premier point, moins apparent au lecteur non-néerlandophone que le second. Défendant l'idée que toutes les langues sont des langues-dialectes, c'est-à-dire des variations et des transformations de versions antérieures (sans croire pour autant en l'existence de quelque langue babélique), l'anthropogénie soutient aussi l'idée de vraies frontières entre les langues et partant de l'unité fondamentale de chacune d'elles, malgré les variations internes dont une langue peut être le théâtre. Pour l'analyse du néerlandais, il en résulte une série de mises entre parenthèses, qui s'expliquent et se justifient sans aucun doute sur le plan théorique, mais qui

ne correspondent que très peu à l'expérience vécue et intuitive des locuteurs eux-mêmes. Les exemples seraient légion: Henri Van Lier tend à minimiser les différences entre le néerlandais des Pays-Bas et celui qu'on parle en Flandre; de même, il semble ignorer la résistance et la survie incontestables des dialectes, surtout en Flandre; par-dessus le marché, il fait une impasse certaine sur les variations sociologiques à l'intérieur de chaque communauté, géographique ou autre; enfin, mais d'un tout autre point de vue, il ne s'intéresse que très peu à la graphie des mots.

Bref, à première vue, on pourrait avoir l'impression que le néerlandais que scrute Henri Van Lier est une langue presque imaginaire, déposée comme par miracle des quelques notes manuscrites de Spinoza en marge du texte latin de son *Éthique*, citées en exergue d'une quasi-rêverie de poète, et que toute l'essence aussi bien que toute la vérité de du néerlandais seraient comme condensées dans ces quelques mots magiques, coupées de tout ce qui fait l'épaisseur, mais aussi l'obscurité historique, sociale, culturelle d'une langue vraiment vivante. Redisons-le: ce serait là faire un mauvais procès à Henri Van Lier; plus exactement: ce serait lire l'auteur comme linguiste seulement, là où son ambition est beaucoup plus forte et, au fond, beaucoup plus originale. Henri Van Lier ne se détourne nullement du concret: les interprétations très audacieuses des structures phoniques et syntaxiques du néerlandais en font preuve. Il ne cherche pas du tout à se réfugier dans les structures profondes: son acharnement à ramener la langue au corps du sujet parlant et à la terre qu'il habite, en témoigne abondamment.

La visée de l'analyse est ici radicalement différente. Il ne s'agit pas pour Henri Van Lier de reconstruire le contexte pragmatique dans lequel la communication verbale a lieu, ni de contribuer à une histoire de la langue néerlandaise et des mille et une variantes qu'elle a pu faire naître, moins encore d'expliquer l'écart entre la norme idéale et l'usage quotidien qui en est fait. L'enjeu de l'analyse est anthropogénique: voir comment la langue, comme d'autres outils de l'être signé qu'est l'homme, fait partie d'un processus plus large, celui du «devenir-homme» qui conjugue l'émergence de l'humain au contact du monde et la transformation graduelle du second par le premier.

Vue dans cette perspective, l'analyse de Henri Van Lier offre un savoir, et aussi une saveur, qu'une lecture superficielle du texte n'est pas capable de libérer. La question, ici, n'est pas de savoir si le «réalisme très immédiat» (le goût du solide et du simple, le dégoût de l'orthodoxie, de l'universel, de l'idéologie) désigne de façon appropriée le rapport qu'ont les néerlandophones avec leur environnement, ni d'évaluer la justesse des spéculations sur le nom de Van Gogh ou de Rembrandt, moins encore d'accepter ou de rejeter comme représentatives d'une analyse syntaxique complète les hypothèses de l'auteur sur l'ordre des mots dans quelques phrases choisies plus ou moins au hasard (et pas toujours très «naturelles»). Ce qui compte, c'est de voir qu'il y a de vraies différences entre le néerlandais et les langues environnantes (le français, l'anglais, l'allemand, le danois) et que ces différences, apparemment, font système, non pas de manière abstraite, mais aussi et surtout de manière concrète, matérielle, physique. La grande leçon de Henri Van Lier, c'est que les signes d'une langue, qu'il s'agisse du néerlandais ou non, proposent certes un découpage «digital» unique du monde (chaque langue utilise ou non, et dans des proportions variables, un ensemble de paramètres ou de propriétés, selon une logique binaire 0/1), mais que ce découpage est aussi «analogique» (non pas au sens un peu naïf du cratylisme intégral, mais bel et bien au sens plus fort et plus stimulant d'un lien certain entre la langue et le réel: il est vrai sans aucun doute que tout peut se dire autrement, mais cela ne veut pas dire que tout peut se dire n'importe comment dans une langue donnée).

À la lumière de cette nouvelle leçon, anthropogénique et non plus linguistique, on comprend mieux les partis pris de Henri Van Lier, qui n'a pas peur de généraliser et que l'existence d'éventuels contre-exemples ne trouble nullement. Tous les substantifs en néerlandais ne sont pas combinables au moyen d'une procédure d'agglutination, mais beaucoup le sont, là où en français le phénomène est plutôt rare; de plus, ces mots agglutinés, s'ils peuvent être relativement longs, n'atteignent que rarement la longueur qu'ils ont plus facilement en allemand; enfin, ces mêmes mots, qui d'une façon ou d'une autre font penser à ce que les productions artistiques ou économiques des locuteurs néerlandophones ont souvent de compact, ne sont pas dénués de résonances culturelles (ou pour le dire de manière polémique: les résonances culturelles de ces observations linguistiques ne se laissent pas facilement évacuer, les mots n'étant jamais «purs» de toute référence culturelle). Voilà le genre de phénomènes sur lequel se penche Henri Van Lier, et que son regard d'anthropologue dénote.

C'est là un geste violent: les analyses de Henri Van Lier prennent à rebrousse-poil les idées que les locuteurs se font de leur propre langue, ne fût-ce que parce qu'il leur enlève le confort des particularismes. Selon qu'on est Hollandais ou Flamand, adepte du néerlandais standard ou amoureux de son dialecte, soucieux des nécessaires hypocrisies du bon usage ou militant du franc parler et du sans chichis, inconditionnel de la pureté de la langue ou tolérant à l'égard des mots d'emprunt (et l'on sait qu'en néerlandais l'ouverture aux langues étrangères est exceptionnelle), l'idée qu'on a de sa langue sera différente. Henri Van Lier balaie toutes ces différences, pour se concentrer du début à la fin sur ce qui échappe à la presque tous les lecteurs: l'ancrage de la parole dans la dialectique fondamentale de l'indice et de l'index, du signe non-intentionnel qui résulte d'une trace du réel et qui indique une cause par son effet (le signe marque que quelque chose a eu lieu et en est la trace) et du signe intentionnel mais à référent indéterminé (le signe pointe vers quelque chose, mais ce quelque chose n'est pas clairement circonscrit). Cette façon d'aborder les signes n'est plus très habituelle dans le domaine de la linguistique, qui s'est en quelque sorte désolidarisée du point de vue anthropogénique. Le grand mérite de Henri Van Lier est de nous rappeler qu'on a toujours intérêt à revenir vers cet horizon fondamental.

*